



*Lycée Professionnel Jean Frédéric Oberlin
4 Rue de l'Académie - CS 50001 - 67081 STRASBOURG cedex*

Lycée Professionnel Jean Frédéric Oberlin
Classe de 1 BP C2

NOMS

AFOOK Cassandra Marie
AHMED HASHI Roman (élève allophone)
ARSLAN Hilal
BANTZE Ludivine
BEN AMOR Rayane
BENJEMAA Adil
BOUHOUCHE Ayoub
CAKMAK Mustafa
CAN Hakan
CAULIER Brian
COLAKOGLU Dilara
ERDOGMUS Dilem
ERDOGMUS Edanur
GAOTE-OUEYEYA Hervey-Paul
IZEKOR Suzan (élève allophone)
KAM Kevin
KOPP Camille
MAHAMED-ABDULLE Munir
MANDALA Nicolas
MERKEL Mickaël
MURSCH Alexia
NKOUMANGA Vanessa (élève allophone)
RAFOURI Ravina
SCHNEIDER Lauryne
SIGRIST Davina
YILDIRIM Edanur

Sous la direction de Mme REMY,
PLP Lettres- Histoire- Géographie- Education
Morale et Civique

*Dessin : COLAKOGLU Dilara
Aujourd'hui, la verdure recouvre les lieux de
mémoire. Levez le tapis de verdure et vous
rencontrerez le passé.

Le projet de la classe de 1BP C2
(Bac Pro Commerce)

Ecriture d'un "mémoire" collectif sur le thème:
*"Répressions et déportations en France et en
Europe"*, dans le cadre du Concours National
de la Résistance et de la Déportation 2019.

La ligne directrice du travail mis en place est
une question posée aux élèves : "Qu'auriez -
vous fait si vous aviez été à leur place ?".

L'objectif général est de conduire des jeunes
citoyens à réfléchir aux valeurs qui fondent
notre société, à partager une identité culturelle
commune et à s'inscrire dans le Devoir de
mémoire.

**Compétences travaillées en EGLS, Histoire,
EMC et Lettres :**

- ✓ Se repérer dans le temps
- ✓ Justifier, expliquer
- ✓ Coopérer, mutualiser
- ✓ Ecrire, raconter
- ✓ Mémoriser, témoigner

**Recherches au CDI (Enseignements Généraux
Liés à la Spécialité) :**

Travaux de groupe sur la répression et les
déportations en France et en Alsace.

Travaux de groupe sur les mouvements de
résistance alsaciens.

Travaux de groupe sur les déportés et les
victimes du nazisme.

Sortie pédagogique (Histoire) :

Visite guidée du Struthof.

**Ateliers pédagogiques (Education Morale et
Civique) :**

Atelier « hors les murs » organisé par le
Mémorial de la Shoah.

En classe et à la maison (Lettres/ Français) :

Ecriture individuelle avec corrections et
améliorations collectives en classe.



Témoignage
de notre
compréhension
du passé

Lycée Professionnel Jean Frédéric Oberlin

4 Rue de l'Académie - CS 50001 - 67081 STRASBOURG cedex

Témoignage de notre compréhension du passé

SOMMAIRE

- Une fin tragique
- La fin d'une vie
- Un survivant
- Je m'appelle Sarah
- La mort n'attend pas
- Mes pas vers l'enfer
- Un résistant parmi les autres
- L'arrivée en enfer
- Pas de chance
- Un exemple pour tous
- Un adieu inattendu
- Un sacrifice
- L'héroïsme
- Un jeune résistant
- L'injustice aryenne
- Le fonctionnaire déporté
- Le jour où je suis devenu un résistant
- Ce qui nous reste d'Auguste Régent
- Camille
- La souffrance
- Même pas peur
- J'ai survécu à Ravensbrück
- A bout portant
- Mon dernier acte de courage
- Le commencement de la fin
- L'histoire de Serge Fischer
- Le calvaire d'un homme

Une fin tragique

J'ai regardé un documentaire à la télévision, sur les passeurs, les actes de résistance en Alsace et l'histoire de Marcelle Engelen m'a beaucoup touchée alors je vais vous la raconter.

A l'âge de 17 ans, en 1940, j'avais été guide Alsacienne. J'ai risqué ma vie pour faire évader des prisonniers de guerre, c'était mon côté "humain" qui avait parlé. Je n'avais pas hésité à braver l'occupant pour exfiltrer des prisonniers de guerre, de l'Alsace annexée vers la France occupée. Je me suis engagée dans l'organisation de résistance (groupe des pur-sang filière d'évasion Welschinger), jusqu'en janvier 1942. Je suis la dernière survivante de l'équipe, je n'oublierai jamais la chance que j'ai eu. J'ai vu mon rôle minoré, voire occulté par mes aînés. Je me suis associée à une filière d'évasion en organisant des gardes dans une église de Strasbourg avec cinq autres jeunes filles. Chaque soir, les évadés savaient qu'une des guides les y attendaient. Ils leur suffisaient de dire : "Pierre", et on les conduisait dans une cache, en attendant d'être discrètement évacués. J'ai ensuite rejoint mon frère dans le Doubs, rejoignant Strasbourg qu'à Noël. De nouveau convoquée, j'ai décidé de fuir pour de bon, en emmenant quatre prisonniers vers la France de l'intérieur. Après maintes péripéties, je me suis installée à Lyon où j'entame des études d'assistante sociale. Entre-temps, mes amies ont été arrêtées. De 1940 à 1942, mes guides ont permis l'évasion de 350 personnes de l'Alsace annexée vers la France occupée. Aujourd'hui au pied des Alpes, moi, dernière survivante du réseau des « pur-sang », je savoure les fruits d'une « vie prodigieuse » aux côtés de mon mari. Je n'oublierai jamais cette aventure, j'ai dû faire preuve de courage pour aider des inconnus, je ne regrette rien.

Si j'avais été à la place de Marcelle Engelen j'aurais fait la même chose qu'elle, faire preuve de courage et aller aider les prisonniers de guerre, mais je n'aurais pas eu le courage de fuir pour de bon. Marcelle Engelen a été une femme courageuse, forte, qui a aidé son prochain pendant la guerre. Ce personnage est important, et un exemple, même si elle a survécu. Sa plus grande fierté était d'avoir reçu, en 1946, l'« Escoute de Jehanne d'Arc », la plus haute distinction du guidisme, pour son exemplarité et son courage.

AFOOK Cassandra Marie amélioré par Davina

La fin d'une vie

«Si je dois mourir, je meurs avec un cœur pur. Tout pour le Christ. Moi-même, je ne suis rien». Marcel Weinum est né à Brumath, au nord de Strasbourg, le 5 février 1924.

Lors de l'évacuation de Strasbourg, ma famille est dirigée vers la Dordogne. Je reviens en Alsace en août 1940. En septembre 1940, alors que je n'ai que 16 ans, je crée à Strasbourg, dans une Alsace annexée et envahie par les nazis, le réseau de Résistance « La Main Noire ». Le réseau prend le nom de la Main Noire afin de combattre la mainmise allemande sur l'Alsace par des graffitis, des tracts, des écrits et des actes de sabotage. le plus souvent signés « La Main Noire » : « Alsaciens, levez-vous pour la Révolution ! » ; « Nous voulons redevenir français » ; « Vive Churchill ! » ; « Vive la France ! » ; « Vive de Gaulle ! » ; « Les Allemands devront quitter la France » ; « Alsaciens, levez-vous pour le combat de la liberté ». Le 20 mai 1941, mon camarade Ceslav Sieradzki et moi, nous partons à bicyclette pour nous rendre en Suisse pour contacter le Consulat britannique. Arrêtés, on est transféré à la prison de Mulhouse. Du fait de la trahison d'un codétenu, l'ensemble du réseau est démantelé. En juillet 1941, tous les membres du réseau sont arrêtés. Il se compose de jeunes garçons de 14 à 18 ans comme moi, des volontaires en colère. Malheureusement, tous les membres de mon réseau sont arrêtés. Nous comparaissons du 27 au 31 mars 1942 devant le Tribunal spécial de Strasbourg. Je prends sur moi la responsabilité de toutes nos activités. Nous avons été arrêtés au début de l'année 1942, certains internés en camp de concentration, d'autres envoyés combattre sur le front russe. Je me retrouve condamné à mort. Le 13 avril 1942, en prison à Stuttgart, J'apprends le rejet de mon recours, en grâce. Je suis décapité le lendemain à l'aube. Je ne regrette rien.

Je n'aurais pas fait ce qu'il a fait parce que, il a fait la guerre et moi, je n'aime pas la guerre. La guerre est une forme de violence que je ne supporte pas. En conclusion, ce personnage est important pour moi, car il est mort à l'âge 18 pour un idéal, il était jeune et courageux.

AHMED HASHI Roman

Un survivant

Je suis François Faure né le 21 février 1897, résistant durant la 2eme guerre mondiale. Le matin du 24 septembre 1944, j'ai été évacué vers l'Allemagne avec la peur de me faire tuer et ne plus voir mes proches. Avant cela j'étais délégué à l'Assemblée Consultative Provisoire à Paris. En mai 1940, j'ai été prisonnier et interné à l'Oflag 4D mais en novembre, donc 6 mois plus tard, je me suis évadé et j'ai regagné la France. J'ai participé à divers mouvements de Résistance avec engagement et motivation.

Après la guerre, je suis ravi de retrouver ma femme et mes 2 enfants. J'ai repris mes activités dans l'industrie du meuble jusqu'à sa retraite en 1963.

ARSLAN Hilal amélioré par les élèves du groupes 2.

Je m'appelle Sarah

Nous sommes le 29 Décembre, je me promenais près de chez moi quand tout à coup, je vis une affiche de théâtre qui mettait en scène les rafles de personnes. Il s'agissait de Juifs déportés dans divers camps de concentration. Et j'ai pensé aux enfants qui ont été déportés.

Nous sommes un beau matin ensoleillé du mois de Janvier, je me souviens qu'il faisait doucement froid. Les feuilles étaient toutes tombées des arbres, le sol était recouvert d'une belle couverture blanche. Surgissent deux hommes devant la porte de ma maison, ça y est, ils sont là pour nous... Ils nous emmènent dans ces trains à bestiaux pour une destination inconnue... Je suis avec ma famille dans une toute petite pièce sombre avec je pense une cinquantaine de personnes, aucune nourriture, aucune boisson juste un seau en guise de toilette. J'ai tellement peur je ne sais pas ce que nous allons devenir, si je vais revoir la lumière du jour...

Je désespérais, il y avait plein de soldats en uniforme qui étaient posté un peu partout, puis ils nous ont séparé en deux groupes les hommes d'un côté et les femmes et les enfants de l'autre. J'étais apeurée, je regardais tout le monde qui avait l'air perdu. Un monsieur nous a dit de nous dénuder car nous allions prendre une douche, je me souviens juste d'être entrée et d'avoir souffert l'espace de 2 longues minutes puis je me suis endormie à tout jamais. Je m'appelais Sarah Muller, j'avais 10 ans.

Si j'avais été à la place de cette petite fille, je me serais déjà enfuie au moment où les soldats allemands débarquèrent chez les gens pour les emmener on ne sait trop où. A la place de cette petite, je me serais cachée quand les soldats sont venus sonner à ma porte, je n'aurais fait aucun bruit. J'aurais attendu qu'ils soient tous partis de ma maison pour sortir de ma cachette, même si, dans ma cachette j'aurais été terrifiée car à tout moment les soldats pouvaient me trouver et m'emmener avec le reste de ma famille. Cela m'aurait fait atrocement souffrir de voir ma famille se faire sortir les uns après les autres sans que je ne puisse faire quoi que ce soit pour les aider à s'en sortir.

BANTZE Ludivine

La mort n'attend pas

Je suis Jeanne Maistre, née le 19 avril 1895 à Papeete (Polynésie). J'étais directrice de la Croix-Rouge de Brest et je deviens membre du réseau Alliance. Un soir du 27 septembre 1943, alors que je rentrais de mon travail, je fus arrêtée et déportée avec ma sœur Marie. J'ai été déportée au camp de Schirmeck, je suis arrivée par le convoi du 20 mai 1944. Dès mon arrivée, je fus internée avec les femmes du réseau dans le garage. Le matin, nous sommes transférées dans une camionnette par 12 vers le camp du Struthof. Dans la camionnette, je me demandais ce que nous allions faire dans ce camp de concentration. Arrivées au camp dans la nuit du 1 au 2 septembre 1944, nous sommes arrivées dans une chambre, nous avons attendu une trentaine de minutes, nous avons parlé entre nous. Pendant ces trente minutes, je me suis dit "c'est mon dernier jour". Un commandant entre dans la pièce avec un fusil dans la main, il commence à fusiller une personne, deux personnes, trois personnes etc. Puis arrive mon tour, ce fut mes dernières minutes...

BEN AMOR Rayane amélioré par Hakan

Mes pas vers l'enfer

Je me rappelle quand je marchais dans la forêt, j'ai aperçu un bunker qui m'avait l'air très ancien, une personne âgée rencontrée dans la forêt me confirmait qu'il datait de l'époque de la guerre. Cela me rappela le cours d'histoire géographie.

A cette période, j'ai été très joyeux jusqu'à ce que le malheur arrive effectivement. Je ne m'attendais pas au tournant que ma vie allait prendre. Je me présente, je suis Adam Cohen, âgé de 16 ans, j'étais parmi les déportés dans un camp de concentration parmi mes frères. Dans le train, je me sentais mal, je ne voyais pas ma vie changer, dans ma tête j'étais comme surpris et à la fois tourmenté. On descend du train, on a aperçu des choses horribles que je ne m'attendais même pas à voir. Des choses impensables. Dans cet enfer carcéral où la joie était inexistante où les sentiments étaient anéantis, où la survie était la chose cruciale. Comment survivre, être fort pour s'en sortir ?

Les temps étaient très rudes, il faisait très froid. Pour commencer, ils nous attribuaient un code, les gens se ressemblaient car ils nous rasaient de la tête au pied. On nous traita tels des bestiaux, on dormait tous collés ensemble, une odeur très insupportable nous imprégnait par le manque d'hygiène. Le paysage était très triste, on était très nombreux dans le camp. Les journées étaient très longues, on était tous à faire quelque chose malgré la fatigue. Nous faisions des choses au delà de nos capacités, les nazis étaient des monstres...

BENJEMAA Adil

Un résistant parmi les autres

Je suis Paul Dungler, né le 1^{er} mars 1902 à Thann (Haut Rhin) et mort le 24 août 1974 à Colmar (Haut Rhin). J'ai travaillé comme industriel du textile mais j'étais également un militant royaliste et résistant français.

Lors de l'entre-deux guerres, je me lance dans la politique, dès 1939 conscient du danger que représente l'Allemagne nazie, je prononce un discours devant un cercle nationaliste : « si un conflit éclate, il faudra non seulement faire notre devoir mais grouper nos énergies pour assurer la victoire commune, le nazisme n'est pas seulement notre ennemi militaire c'est aussi l'anti-civilisation ».

Rentré clandestinement à Thann en Alsace le 25 août 1940, je fonde avec, entre autre, Marcel Kliber et l'abbé Pierre Bockel, la septième colonne d'Alsace, enregistrée à Londres sous le nom du réseaux Martial, ce qui m'a valu d'être recherché par la Gestapo. Je retrouve alors en zone libre, poursuivant ma lutte clandestine contre les nazis.

Une des plus grandes réalisations de notre réseau est l'évasion du général Giraud en avril 1942. Je suis notamment un des initiateurs de l'organisation de résistance à l'origine des Groupes mobiles d'Alsace. J'aurais des liens persistants avec les milieux militaires allemands qui complotaient contre Hitler. En 1943 je négocie avec le général de Gaulle et des Américains à Alger afin que l'Alsace soit présente dans les combats de libération à venir. Mon implication dans la résistance fait aujourd'hui de moi un héros local.

En conclusion, si j'avais été à la place de Paul Dungler, je n'aurais pas pu faire preuve d'un tel courage. Un courage et des actions qui font, aujourd'hui, de lui un véritable héros pour notre génération et celle à venir.

BOUHOUC Ayoub



Photo Mme Remy, 2018

L'arrivée en enfer

Juillet 1940, un mois après la défaite de l'armée française déjà à Mulhouse se formait un groupe d'action clandestine, la « Légion C.40 » née de l'initiative de Fernand Demouge, un jeune lycéen âgé de 15 ans. Tous ses membres, étaient des élèves du Lycée Technique de Mulhouse. Ils étaient âgés de 13 à 16 ans.

Il faisait très froid, des gouttes d'eau glaciale tombaient du ciel. Cette année-là se déroulait normalement et je ne m'attendais pas à faire ce que j'ai fait. Je m'appelle Fernand Demouge, j'ai 15 ans, je vais vous raconter mon histoire. Un mois après la défaite de l'armée française, je décide de former un groupe d'action clandestine. Je veux combattre contre les Allemands, j'expose mon refus de me soumettre aux volontés de l'occupant à mes camarades de lycée. Puis ceux qui partagent mes idées rejoignent mon groupe. Mes camarades et moi, nous jurons de ne jamais servir que la France. Notre organisation était née mais nous ne savions pas encore à quoi elle pourrait bien servir. L'organisation était sous mes ordres, nous procédions d'abord à la récupération des armes et munitions trouvées dans un poste militaire français abandonné de la forêt de Nonnenbruch. Sur le chemin, l'atmosphère était très pesante, il n'y avait presque aucun bruit, on entendait à peine le bruit des oiseaux, le paysage était triste mais nous osons entrer dans le poste militaire et en prendre possession. On établit un poste de commandement au centre du bois de Nonnenbruch, situé dans la région des mines de potasse au nord de Mulhouse. Notre but était d'entraver partout et par tous les moyens l'action des nazis par exemple avec le sabotage des moyens de transport. Partout où on allait les soldats allemands nous recherchaient, nous avions un peu peur de nous faire arrêter mais nous continuions nos actes de sabotage contre les occupants. Peu de temps après, tous les membres de notre organisation se sont fait arrêter par la Gestapo. On nous a envoyés en prison, dans des camps de concentration. Ce fut le moment où tout notre mouvement s'arrêta.

En conclusion, tous les membres se font exécuter ou envoyer dans des camps de concentration et Fernand Demouge finit par être envoyé au camp du Struthof.

Mon avis : Je pense que je n'aurais pas pu faire comme ce groupe.

CAKMAK Mustafa

Pas de chance

En classe nous avons effectué un travail sur les juifs, tsiganes et leurs enfants pendant le 2nd Guerre Mondiale. Je pense que leur vie a été très difficile. J'ai choisi de vous parler d'un enfant juif et de ce que j'aurais fait à sa place.

Un jour d'hiver au mois de Novembre 1944 à Nancy, des soldats nazis sont intervenus dans le centre-ville de Nancy. Les soldats nazis ont forcé des habitants hommes, femmes, enfants à aller dans un camp d'extermination. Je vais vous parler du voyage et de la vie au camp d'un enfant juif qui s'appelle Jean, le camp s'appelle peut-être Auschwitz.

Après l'intervention des soldats nazis Jean a pris la direction de la gare en se posant plusieurs questions : où vais-je ? Que vais-je faire ? Arrivé au camp, après 3 jours de voyage assis à trente dans un wagon sans bouger, tout le monde descend. Il y avait une forte odeur de cendres qui provenait des fours crématoires. Il faisait très froid comme seul vêtement un pyjama bleu ciel. Après être arrivé devant le camp, deux files, l'une semble se rendre à pied jusqu'à l'entrée et l'autre les gens montent dans des camions. Mais ce qu'il ne savait pas c'est que ces camions allaient directement aux chambres à gaz. Il partait en direction du camion mais un soldat l'interpelle et lui ordonne de changer de file et d'aller à pied en lui montrant la fumée noire qui s'élève vers le ciel. Arrivé à l'entrée du camp, des soldats le force à se déshabiller et lui mettent son numéro de déportés sur son bras droit. Jean passe dans une pièce où les soldats rasaient les cheveux et les parties intimes de tous les hommes, femmes, enfants. Puis il prit une douche et passa à la désinfection. Une semaine passa, Jean ne dormait presque plus car il n'y avait plus de place dans le dortoir et les odeurs étaient très fortes. Il était très malheureux loin de sa famille dans des conditions de vie très difficiles. Croyant avoir une belle vie loin de la guerre, il a vécu le contraire et malgré son jeune âge les soldats du camp le force à travailler aux cuisines. Au camp, il s'est fait un ami avec qui il était tout le temps après le travail. Mais un mois après, son ami est tombé malade. Malheureusement, il n'a pas réussi à survivre. Un jour, les soldats ont attrapé un prisonnier qui avait essayé de se révolter. Sa pendaison se fit devant tout le monde. Jean était très ému et terrorisé.

Le 27 janvier 1945 le camp du Auschwitz fut libéré. Jean était très content malgré la mort de son ami et de sa famille. Mais il fut très soulagé que cette torture s'arrête.

En conclusion, je pense que ces enfants, adultes qui ont vécu dans les camps sont les victimes qui ont souffert, survécu et même certains ont laissé leur vie dans ces camps à cause des nazis. C'est grâce à eux qu'on sait que des hommes sont capables du pire par haine et qu'il ne faut pas que cela recommence.

CAN Hakan

Un exemple pour tous

Je me suis penché sur un documentaire sur le thème de la Seconde Guerre mondiale et de l'occupation allemande, un personnage a particulièrement attiré mon attention, il s'agit de Marcelle Engelen-Faber, la dernière survivante du réseau des « pur-sang » qui a risqué sa vie pour faire évader des prisonniers de guerre. De l'automne 1940 à février 1942, en Alsace annexée, un groupe de jeunes femmes (dont Marcelle Engelen), membre des guides de France, organise une filière d'évasion. Celle-ci permet à près de 350 personnes de gagner la France. Arrêtés et condamnés à des peines de prison, voire à mort, les « pur-sang » ont fait preuve jusqu'à la fin de la guerre d'un énorme courage.

J'étais à l'époque une jeune résistante Strasbourgeoise de 17 ans, je n'ai pas hésité à braver l'occupant pour exfiltrer des prisonniers de guerre de l'Alsace annexé vers la France occupée. J'ai tout de même vécu, malencontreusement, quelques obstacles lors de mon périple. Cela n'a tout de même eu aucun effet durable sur ma mission. Malgré mon cas d'héroïsme en libérant plusieurs prisonniers de guerre, je n'ai malgré tout aucunement raconté mon expérience. Pour moi, j'avais tout simplement réalisé mon devoir.

Personnellement je ne trouve pas de moyens de me visualiser et d'imaginer ce que j'aurais pu faire à sa place, on ne pourra jamais ressentir ce qu'ils ont vécu. Et puis, est-ce que de nos jours nous voudrions vivre de tels événements ?

Pour conclure, Marcelle Engelen fait partie intégrante des résistants de la Seconde Guerre mondiale en Alsace puisqu'elle a sauvé des vies, en faisant évader plusieurs prisonniers de guerre, en prenant des risques pour sa propre vie.

CAULIER Brian



Photo Mme Remy, 2018

Un adieu inattendu

Lorsque j'étais à Bourgoin-Jallieu, sur la place Charles Diederichs, j'ai pensé à cet homme, c'était un résistant, un déporté. Charles Diederichs est né le 24 août 1923, à Strasbourg.

En mai 1944, j'ai été arrêté avec quelques autres compagnons direction le camp de Schirmeck. On nous a fait entrer dans une salle, on nous a donné une chemise, un caleçon, une paire de claquette à semelle de bois avec une lanière, nous devions les garder précieusement. On nous a peint à la peinture blanche dans le dos l'inscription N.N qui veut dire « Nuits et Brouillard » car je fais partie avec mes compagnons de cette classification. Ensuite on est sorti, on a rejoint la place d'appel et nous avons été dirigés dans nos blocks qui sont numérotés. En suivant l'allée, on est arrivé bientôt à notre bloc qui est le bloc 10, ces blocs sont des bâtiments de planches, peints en vert et entourés de verdure. Arrivé dans le bloc, c'est l'horreur, je découvre alors un univers de cauchemar, des corps humains squelettiques, couverts de haillons, certains corps sont nus ou vêtus à moitié de couvertures sales, trouées, les têtes rasées. En fait, je vois des morts vivants, les heures passent, les jours passent, je commence aussi à être dans la même situation que ces pauvres personnes, mon ventre gargouille, mes lèvres sont toute gercées, j'ai la langue sèche, j'ai vraiment beaucoup soif. Ici, c'est l'enfer, il n'y a pas d'eau courante, pas d'électricité, on est battu, frappé, la faim devient une obsession jusqu'à se mettre à envier le contenu des gamelles des chiens des SS...

Très tôt, à l'aube du 31 août 1944, j'entendis que, sur l'ordre du haut commandement de la Wehrmacht de Berlin, j'allais être transféré du camp de Schirmeck vers le camp de concentration de Natzweiler Struthof. Un soldat de la Gestapo vint me chercher pour m'amener à la camionnette qui va me conduire vers ce camp. Je pensais être le seul mais j'étais avec quelques autres personnes, une fournée de 12 résistants, dont des femmes et des hommes que j'avais déjà vus au camp. On était tous collés les uns contre les autres, je distinguais sur leur visage la peur et l'inquiétude. Tout le monde est là, les SS ferment la porte de la camionnette et le voyage commence. Ici il fait une chaleur insupportable, tout le monde a soif. Après moins d'une heure de route, nous sommes enfin arrivés. En s'approchant de ce nouveau camp, la première sensation que je ressens, c'est une odeur que je connais, une odeur qui ne m'est pas inconnue, c'est une odeur écœurante, une odeur de charnier, qui nous prend à la gorge, au nez, qui plane le long du peu de chemin qu'il nous reste à parcourir. Quelques minutes de marche et nous arrivons à notre destination. Les soldats SS nous séparent avec violence, il y a une file à gauche et une autre à droite. Moi j'ai été mis dans la file de gauche, à droite il n'y avait que les femmes.

Je ressens une angoisse en moi, comme si dans quelques instants, ... Avant qu'il m'arrive ce que je redoute... Je rêve de mon père et de ma mère, je les prends dans mes bras quand d'un coup de feu le brouillard ...

COLAKOGLU Dilara

Un sacrifice

Nous avons travaillé sur la seconde guerre mondiale et nous avons parlé de la résistance de la Main Noire, de Marcel Weinum. Je me suis reconnue en lui, il était alsacien, je suis alsacienne et on a le même âge c'est-à-dire 16 ans.

Marcel Weinum est né à Brumath, au nord de Strasbourg le 5 février 1924 et il est mort à Stuttgart le 14 avril 1942 (à l'Age de 18 ans). Âgé de 16 ans, Marcel Weinum était le chef du groupe de la Résistance la Main Noire qui était constitué de 25 garçons tous âgés de 14 ans à 16 ans. Pendant la guerre, le groupe s'est procuré des grenades au Fort Hoche en vue de les lancer dans les vitrines des magasins arborant des emblèmes nazis...

Mon ami Albert et moi, sommes sur le point de jeter les grenades quand tout à coup on repère la voiture du Gauleiter Robert Wagner. On y va, on prend deux grenades et on les lance sur la voiture qui prend feu. Il y a de la fumée noire qui s'est propagée et là on prend la fuite à vélo. Nous sommes rattrapés, capturés et transférés à la prison de Mulhouse. Je me retrouve dans une salle d'interrogatoire sombre, je suis menotté, ça me fait très mal, ça sent l'urine, les déchets, ça sent très mauvais. Je ne parle pas, je n'avoue rien et mon copain Albert aussi. Un membre de notre réseau de Résistance a malheureusement parlé et a tout avoué à la gendarmerie. Je ne lui en veux pas, je sais qu'il n'a pas pu tenir sous la torture, moi-même j'ai eu du mal à résister.

Au tribunal spécial de Strasbourg, tous mes copains sont là, on se regarde tous. Je lis sur leur visage le dégoût de se retrouver ici, on se demande tous ce qu'il va nous arriver. Nous sommes tous sanctionnés. Il y en a qui ont des sanctions plus lourdes et d'autre moins. Je prends la parole, je prends toute la responsabilité des actions de la Main Noire et je me retrouve condamné à mort. Je vois mes amis qui me regardent, étonnement et soulagement dans leurs regards. Je ne regrette rien de ce que j'ai pu faire, je résisterai et m'opposerai toujours face aux nazis. Je sais tout au fond de moi que tout ça va s'arrêter un jour et si je dois mourir, je meurs avec un cœur pur et la tête haute. Bientôt, je suis à la prison de Stuttgart, il fait très sombre et frais, il y a une toute petite ouverture je sens le vent traverser les murs, mon corps est très faible, j'ai subi beaucoup d'humiliations, de coups des nazis, mais je ne peux rien dire.

C'est aujourd'hui le 14 avril 1942, j'ai 18 ans, je vais mourir, c'est le matin, le soleil vient de se lever et éclaire mon visage, mes yeux sont plissés. On me pose et m'attache et je suis exécuté ...

ERDOGMUS Dilem

L'héroïsme

Jean-Paul-Kremer m'a inspirée car il fait partie de la « Main Noire » c'est un groupe de Résistant Alsacien. J'ai presque l'âge qu'il avait au début de la guerre et je vis en Alsace.

J'ai 17 ans lorsque j'ai été jeté dans les camps d'abord celui de Natzweiler-Struthof, en Alsace puis celui de Buchenwald. Mes crimes étaient de refuser le salut Nazi au lycée puis l'incorporation dans la Wehrmacht et de faire serment de fidélité à Hitler.

Ma Résistance est une résistance spirituelle et pacifique, protestant appartenant à la minorité des mennonites d'Alsace, je juge l'idéologie hitlérienne incompatible avec mes convictions. Je vivrai la souffrance des « Déportés pour la foi », en plus d'être un témoin du vécu concentrationnaire et de la Résistance Française.

Natzweiler-Struthof est un camp de concentration où on travaille sans cesse à casser des pierres et les tailler pour faire des escaliers, des chemins. Les nazis ne donnent pas assez à manger pour se nourrir, on dort à trois dans un lit ou même quatre. Une fois par jour, il a quelqu'un qui passe pour nous donner un bout de pain. On se lave dans des douches froides, à l'eau froide, à plusieurs. On est à vingt-cinq voir trente dans une pièce avec un seau pour les besoins, la pièce est très étroite. Le camp est encerclé par une ligne électrifiée. Il est formé par dix-huit baraquements, un travail très soigné, disposés sur deux rangs et en paliers. Sur chaque palier s'élèvent deux blocks, séparés par une allée, où se font les appels. Le palier du bas comprennent deux baraquements spéciaux : à droite le Bunker ou prison, et en face le four crématoire, surmonté par une cheminée. La vue de ce bâtiment sinistre, qu'on a continuellement sous les yeux et l'odeur nauséabonde qui s'en dégage sont particulièrement terrifiantes. D'un côté du four était une salle de désinfection, de l'autre un petit groupe de salles. Une de celles-ci est réservée aux exécutions.

Ensuite, j'ai été déporté à Buchenwald, les premières baraques sont construites sur le versant nord, entièrement boisé. La clôture du camp est parcourue par un fil électrique de 380 V de tension. Les conditions de travail sont très difficiles, et le manque d'équipements appropriés causent de nombreuses victimes. J'ai été libéré en 1945 par les Américains ...

Si j'avais été à la place de Jean Paul-Kremer, je n'aurais peut-être pas refusé de faire le salut car j'aurais eu peur de me faire exécuter ou me faire torturer.

Je trouve que Jean-Paul-Kremer a fait une action héroïque. J'imagine qu'il avait très peur des conséquences et de ce qui allait lui arriver. Il est un personnage important car il a fait un acte héroïque en refusant les lois nazies. Sans tuer, ni se battre avec un fusil, il a su lutter pour ses convictions.

ERDOGMUS Edanur

Un jeune résistant

C'était un garçon de 17 ans, appelé Paul DELFOSSE, un jour de décembre, il décida de s'engager dans la résistance. Les nazis le dégoutaient, il décida de mettre en scène son projet, un acte de résistance aux yeux de tous. Les nazis avaient prévu de rafler ce jour-là, malheureusement, il se fit attraper et déporter au Struthof. Son ami d'enfance Pierre a été exécuté, lui a eu de la chance...

Ce garçon c'était moi, je savais que commencer la résistance m'emmènerait à la mort mais je m'en fichais, je n'avais rien à perdre sauf ma vie. La nuit du 17 décembre, je décidais de monter un groupe composé de mes amis et d'inconnus pour une action contre les nazis. Cette nuit-là, je me suis fait attraper et frapper et emmener dans un des camps avec des personnes que je ne connaissais pas. Il faisait froid, nous étions en hauteur, il y avait de la neige. A mon arrivée, je me suis lavé et je me suis dit alors que ce n'était pas aussi sombre et cruel que ça. Rapidement j'ai changé d'avis. Je continuais mes journées de travail et de misère, je ne parlais pas bien l'allemand. Là-bas on ne nous appelait pas par nos noms mais par notre numéro qui est cousu sur notre habit. Je ne comprenais pas donc on m'emmena au cachot plusieurs fois, je ne sais pas comment j'ai survécu à cette torture. De retour au camp, c'était encore l'horreur, je décidais de fuir. C'était une tentative peine perdue, on me traina au milieu du camp, j'ai cru que c'était pour me faire faire des travaux forcés devant tout le monde mais au milieu il avait une potence. On m'installa sur la structure et on m'attacha la corde autour du cou. Cette maudite corde, ce furent mes derniers instants, je ne suis plus de ce monde pour vous raconter la suite... le désastre, la peine, peut être un soulagement, ils me pendent devant tous ces pauvres gens qui sont obligés de voir cette horreur. Autour un décor de chaos, de pleurs. Mon nom était DELFOSSE Paul, déporté au Struthof, je suis mort le 19 mai 1945 pour la patrie.

Je rends hommage à toutes les personnes qui se sont battus pour notre liberté.

GAOTE-OUEYEYA Hervey-Paul

L'injustice aryenne

J'étais entrain de lire un livre sur les Juifs en Alsace pendant la seconde guerre mondiale et j'ai pensé à Anny Yolande dont je voudrais bien vous raconter l'histoire.

Je suis Anny Yolande Horowitz, j'ai des cheveux blonds, de yeux bleus et j'avais le teint rose. Je suis parmi les Juifs victimes de la politique de déportation et d'extermination. Je suis née à Strasbourg le 2 juin 1933, en plein été. J'étais une enfant juive alsacienne de nationalité française. Ma première carte d'identité a été délivrée à Tours le 4 décembre 1940, elle porte le tampon "juif" qui montre que je suis sous surveillance policière bien que née à Strasbourg en France.

J'ai été internée au camp de Lalande après avoir été raflée, puis transférée à Drancy, d'où j'ai été déportée le 11 septembre 1942 vers Auschwitz avec ma mère Frieda et ma petite sœur de 7 ans Paulette. Aucune des 1000 personnes, dont 171 enfants comme ma sœur et moi, n'a survécu à ce convoi. J'ai beaucoup souffert, j'ai pleuré et eu très peur. Je ne savais pas que j'allais mourir et voir toute ma famille mourir avec moi.

Si cela avait été moi, j'aurais beaucoup pleuré et eu peur mais j'aurais peut-être essayé de défendre mon droit, même si je sais qu'un petit enfant n'a aucun pouvoir.

Anny Yolande HOROWITZ est un personnage important car elle est une enfant française morte à cause des discriminations et du racisme.

IZEKOR Suzan



Photo Mme Remy, 2018

Le fonctionnaire déporté

J'étais entrain de lire un livre d'histoire sur la Résistance en Alsace pendant la Seconde Guerre mondiale, et tout d'un coup, je me suis souvenue d'un homme, ADAM Alphonse, dont je voudrais vous raconter l'histoire.

Je suis Alphonse ADAM, fils de Balthazar Aloyse ADAM, née le 9 décembre 1918 à Schiltigheim. Je fis mes études secondaires au collège épiscopal Saint-Etienne de Strasbourg. J'occupais un poste d'instituteur puis un poste de professeur d'allemand. Réfugié en territoire français, je reviens en Alsace annexée en décembre 1940, je ne voulais pas laisser mes sœurs seules à Schiltigheim. Je profite donc de l'ouverture de la nouvelle université allemande de Strasbourg, en novembre 1941, pour y entreprendre des études de littérature. Auparavant, à cette date j'ai déjà participé à un réseau de passeurs de prisonniers de guerre évadés, ainsi qu'à la diffusion des tracts de Camille SCHNEIDER.

En juin 1942, je décide avec mon ami Robert KIEFFER et quelques camarades étudiants de lancer un mouvement de résistance sous le nom de 'FRONT DE LA JEUNESSE ALSACIENNE' dont je suis le chef. Ce réseau recrute d'abord des étudiants comme moi, puis à partir de 1942 quelques 400 jeunes volontaires d'Alsace et de Lorraine. Ce mouvement est soutenu par Léon Neppel, curé doyen de Schiltigheim. Mes amis et moi, nous organisons le passage de prisonniers de guerre et nous menons une intense activité de propagande.

Je suis malheureusement arrêté par la gestapo en descendant du train à Waldshut à la frontière de Suisse, le 17 janvier 1943, en plein hiver. Je suis emprisonné, maltraité, torturé à Strasbourg et au camp de Schirmeck pendant 6 mois. Jugé en juillet 1943 avec tous mes camarades, j'ai été condamné à mort avec 5 autres résistants de notre organisation.

Si cela avait été moi, je n'aurais pas fait autant de choses comme Alphonse Adam car je ne suis pas aussi courageuse que lui. Mais je crois que j'aurais au moins fait des petites choses même si je sais que j'aurais pu être condamnée à mort.

Alphonse ADAM était le chef du réseau du Front de la Jeunesse Alsacienne, il est un personnage important car il est un homme courageux qui s'est battu pour sauver d'autres personnes.

IZEKOR Suzan

Le jour où je suis devenu un résistant

Lorsque je travaillais en cours sur les résistants en Alsace, j'ai pensé à Ceslav Sieradzki car il faisait partie du groupe de la Main Noire avec bravoure et courage. Ceslav Sieradzki était polonais et né le 16 Juillet 1925 à Barr en Alsace.

Après la mort de mes parents, je fus bouleversé, j'en pleurais toutes les nuits, je me sentais seul puis j'ai été accueilli à l'hospice des Orphelins du quartier de Strasbourg-Neudorf en 1932. Ils m'ont recueilli et ont pris soin de moi. Aux alentours de 1940, je décide de consacrer mon temps à des actes de résistance contre les soldats allemands. J'étais donc devenu un résistant français ou plutôt alsacien. Devenir résistant était un grand honneur pour moi, je m'étais engagé pour me dire que je servirais à quelque chose. Voir toutes ces victimes, mes compatriotes mourir ou souffrir, me faisait mal. Voir ces Allemands s'emparer de nos villes, provoquait en moi la colère, j'avais envie de venger mon pays.

A l'Automne 1940, j'avais 15 ans, j'étais parti en mission de résistance, je devais prendre contact avec un agent du consulat britannique, mais hélas, sur le chemin je fus arrêté. Je vais être enfermé au camp de Schirmeck en décembre 1941.

Nous sommes le 12 décembre 1941, j'ai été transféré au camp de la terreur où je retrouve mes camarades qui sont déjà prisonniers là bas. Je vois leur air triste, amaigri, vide. J'arrive, on me bouscule puis on m'enlève toutes mes affaires, je suis amené dans une salle où je me déshabille, on me rase de partout, il fait très froid, j'ai le nez qui coule. Ils me donnent des vêtements déchirés mais je ne me plains pas. Ils m'ont donc fait sortir dehors dans la neige. Je suis sorti et j'ai vu mes camarades qui étaient aussi rasés, on se ressemblait tous. Ils m'ont attribué un numéro, mon nom n'existait plus, j'étais perdu, je me suis senti déshumanisé. Mais je suis d'origine polonaise, je suis un "sous-homme".

Je vais être mis à mort de façon cruelle, des hommes avec des gourdins me frappent, me piétinent, s'acharnent à me briser les os et on dira que j'ai essayé de m'enfuir. Dans un dernier souffle je crie : "vive la France".

Ces activités au sein du groupe de la Main Noire sont très héroïques. Pour ma part, je n'aurais peut-être pas eu le courage, il a su surmonter la mort de ses parents et il est devenu un homme plein de courage.

Pour moi c'est un héros car il faisait parti du groupe de la Main Noire. Toutes les personnes de ce groupe étaient des adolescents comme moi.

KAM Kevin

Ce qui nous reste d'Auguste Régent

Ce sont des jeunes étudiants du lycée Jean-Moulin à Roubaix, qui ont trouvé la trace d'Auguste Régent qui était un policier résistant. Dernier résistant du réseau, il a été arrêté à Saint-Brieuc, le 8 octobre 1943 par la Gestapo, déporté par convoi du 1^{er} mai 1944 à destination de Fresnes, puis au camp de redressement de Schirmeck (Bas-Rhin) où il arrive le 20 mai 1944. Pendant la nuit du 1^{er} au 2 septembre 1944, jusqu'à l'aube, dans une camionnette, par groupe de 12, 106 détenus du réseau, sont déportés au camp Natzweiler-Struthof, le seul camp de concentration sur le territoire français.

Tous ont été exécutés d'une balle dans la nuque et leurs cadavres brûlés au four crématoire du camp.

Le nom du policier est inscrit sur le monument aux morts de Redon (où il était né) et de Saint-Brieuc, ainsi que sur une plaque commémorative au commissariat où il travaillait et sur la tribune d'honneur du stade Fred-Aubert.

KOPP Camille

Camille

J'étais en classe et c'est là que j'ai entendu parler de Camille SCHNEIDER, né à Molsheim et professeur de Lettres, j'ai beaucoup aimé son histoire et les actions qu'il a pu accomplir.

Aujourd'hui, j'ai lancé un nouveau numéro de mon journal "L'Alsace" qui dénonce ce que font les nazis, ce qu'ils font vraiment. J'en ai fait des cauchemars c'est pour cela que j'ai tout dénoncé, écrit et publié au monde enfin à ceux qui pourront me lire. Quelques jours plus tard, on toque à la porte de mon bureau, j'ouvre la porte et, là, la Gestapo m'embarque. Mais ils n'ont rien contre moi et donc ils me relâchent.

MAHAMED-ABDULLE Munir amélioré par dilem

La souffrance

Je marchais tranquillement dans la rue quand, soudain, je vis une affiche de la Seconde Guerre mondiale. Cette affiche m'a procuré un sentiment de mal être, c'était très bizarre. Cette guerre a été une catastrophe : beaucoup de morts, beaucoup de blessés, enfin bref, beaucoup de dégâts. Je n'ai jamais compris pourquoi tant de violence, tant de haine, je trouve ça vraiment dommage que des choses comme cela arrivent mais malheureusement ces choses-là se sont vraiment passées. Je soutiens de tout cœur les familles et les proches des victimes qui ne sont pas revenues, cela doit être très dur et compliqué pour eux. Je ne comprends pas pourquoi des êtres humains, peuvent commettre de telles atrocités, de telles horreurs.

Maintenant que vous vous êtes fait une idée, je vais vous raconter mon histoire. La chose la plus dure était les conditions de survie : pas d'hygiène, la nourriture nous suffisait à peine à reprendre des forces, on ne pouvait pas dormir tranquillement, il y avait sans cesse des bruits, les odeurs, l'humidité. Le travail était très compliqué, il faisait très froid, on tombait facilement et très rapidement malade. Le manque de nos familles se faisait ressentir, nous ne recevions pas tous de leurs nouvelles. Tout ce que nous pouvions espérer c'est que cette guerre se finisse le plus vite possible.

MANDALA Nicolas



Photo Mme Remy, 2018

Même pas peur

J'ai regardé un documentaire à la télévision, pour le devoir de Madame Remy, qui parlait de la vie des enfants juifs et tziganes durant la seconde guerre mondiale.

Je suis David M., j'ai 16 ans et je suis rescapé de la Seconde Guerre mondiale. A cette époque, en Alsace, en 1940, la région était à nouveau annexée par L'Allemagne et il y eut beaucoup de drames. Avant tout ça, j'habitais à Haguenau avec ma famille. Tout était normal pour nous les Juifs jusqu'à ce que des S.S débarquèrent dans notre foyer. Nous fûmes chassés de L'Alsace. Ils nous ont emmenés quelque part à la frontière avec la France, mais j'eus le temps de m'échapper du camion. Je suis retourné à Strasbourg où j'habitais auparavant tant bien que mal. Par chance un ami, Robert Kieffer, et moi, on se faisait passer pour des touristes allemands grâce à notre accent et son allemand scolaire. Plus tard, il créa le Front de la Jeunesse. Je me souviens qu'il y avait une voiture de la Wehrmacht, j'ai fabriqué une bombe artisanale et je la collais sous la voiture. Elle explosa dans un grand bruit. C'était terrible à voir mais ma satisfaction de vengeance était au plus haut. Pour survivre, nous restions cachés dans de sinistres petites ruelles, dans des buissons et nous mangions dans les poubelles ou grâce à la générosité des habitants. Il faisait très froid mais parfois, on a eu la chance de dormir dans des baraques. Mais pour ne pas éveiller les soupçons, nous restions la plupart du temps à la belle étoile dans les forêts à nos risques et périls. La vie était très dure, c'était de la survie, surtout pour nous, des adolescents résistants. Si par malheur on se faisaient prendre, on savait qu'on serait forcé d'aller dans des camps ou qu'on serait fusillé. Je sais que la torture et la mort sont réservés aux résistants qui sont pris. Mais je n'ai plus peur de la mort.

Je ne pourrais jamais vivre ce qu'ils ont vécu à cette époque car l'idée de voir mes proches et amis mourir me fait froid dans le dos. J'ai beaucoup de respect pour les personnes qui se sont battues et ont défendu la France.

MERKEL Mickaël

J'ai survécu à Ravensbrück

J'étais en cours d'histoire et en allant sur le site de la commémoration de la rafle du 25 novembre 1943 j'ai vu son nom et j'ai alors regardé ce qui était marqué à son propos et cela m'a donné envie d'écrire sur Mathilde.

Je suis née le 14 décembre 1919 à Strasbourg, j'étais une étudiante en sciences lors de l'évacuation de ma chère Université dans laquelle j'adorais passer mon temps à étudier des heures entières. Elle se trouvait à Strasbourg mais elle a été transférée à Clermont Ferrand à cause de la guerre. Je me sentais en sécurité loin de l'occupation Allemande. Ici je pouvais étudier à nouveau paisiblement sans aucune crainte. Je me sentais libre et pleine de vie. J'ai voulu rentrer à Strasbourg en 1940 mais mes parents m'ont demandé de ne pas revenir pour ma sécurité. J'ai poursuivi mes études jusqu'en 1943.

Mais je n'aurais pas dû me sentir aussi en sécurité car quelques jours plus tard je fus arrêtée, le 25 novembre 1943, au cours de la grande rafle contre mon université. Tous ceux qui étaient nés en Alsace ont été arrêtés. J'ai été déportée en janvier 1944 à Ravensbrück, je me souviens encore de mon matricule qui été le 27407. J'y suis restée du 3 février 1944 au 16 avril 1944. Après cette date j'ai ensuite été transférée à Zwodau où je portais le numéro de matricule 51853. J'ai été libérée le 7 mai 1945 et je suis revenue en France, le 20 mai 1945 mais tout n'a pas été si simple...

Arrivées au camp, nous étions rasées intégralement, nous étions fouillées, poussées à coup de poing et de crosse, c'était terrible, nous étions déshumanisées, des numéros, nous étions humiliées, on ne nous laissait rien, ni vêtements, ni bijoux, ni chaussures. Il régnait dans ce camps une ambiance très morbide et angoissante. Il faisait froid, très froid, je me souviens même qu'il neigeait, nous étions dehors à attendre la fin de l'appel, cela durait des heures entières, certaines tombaient au sol et mourraient à force de fatigue et de faiblesse. Nous faisions des travaux forcés, dormions à 4 dans un petit lit, des conditions de vies vraiment épouvantables...

Moi, Alexia, je ne sais pas si j'aurais été capable de vivre tout ce qu'elle a vécu car elle a fait preuve d'énormément de courage pour survivre dans les camps, elle a été torturée, déshumanisée, traitée tel un objet, méprisée.

En conclusion, elle a été une personne vraiment importante qui a fait preuve d'un grand courage pour faire face et ce n'était pas facile de survivre au camp de Ravensbrück car beaucoup de personnes ne sont jamais revenues du camp. C'est une grande personne que je respecte beaucoup, elle a témoigné de sa vie devant des lycéens pour que personne n'oublie ce qui s'est passé. Elle s'appelait Mathilde Fritz.

MURSCH Alexia

A bout portant

Je pense à Adam Alphonse car il a eu un courage extraordinaire.

J'ai été un résistant fusillé par les Nazis à Strasbourg le 15 juillet 1943, à 5 heures du matin, au stand de tir du fort Desaix, à proximité du pont du Rhin.

Pendant la guerre en juin 1941, j'ai décidé avec mes camarades de Strasbourg de fonder un mouvement de résistance qui a pris le nom de Front de Jeunesse Alsacienne. Mes amis et moi, nous avons organisé le passage de prisonniers de guerre et de réfractaires. J'en suis fier car j'ai aidé des prisonniers à s'évader et nous avons aussi mené des activités de propagande. Mais toutes ces actions m'ont coûté la vie. Et en juillet 1942, j'ai décidé d'étendre l'organisation aux milieux de jeunes qui étaient déjà entrés dans la vie active, mais dénoncé en décembre 1942, j'ai été arrêté par la Gestapo le 17 janvier 1943 à Waldshut alors que je tentais de passer en Suisse vers le pays de Bade. J'ai été incarcéré et torturé à Strasbourg et à Schirmeck puis transféré à la prison de Dühl.

Quand je suis arrivé à Schirmeck on m'a retiré toutes mes affaires, on m'a rasé les cheveux et le corps, je n'avais plus mon identité mais un numéro. J'avais très peur, je ne savais pas ce qui m'arrivait, je ne comprenais rien et j'exécutais tout ce qu'on me demandait de faire. Je dormais sur un lit en bois et on mangeait une fois tous les deux ou trois jours. J'ai vraiment vécu l'enfer, je n'avais pas le droit de voir ma famille, j'étais courageux, j'étais terrifié car je voyais des gens mourir tous les jours devant moi, c'était vraiment horrible le rythme qu'on nous faisait vivre là-bas. Je pleurais souvent, j'étais à bout de souffle, je ne pensais plus, il faisait froid très très froid cet hiver là.

J'ai été jugé le 6 juillet 1943 avec mes camarades et j'ai été condamné à mort le 8 juillet 1943 avec 5 autres membres de l'organisation.

NKOUANGA Vanessa



Photo Mme Remy, 2019

Mon dernier acte de courage

Édith Augustin née le 23 juillet 1895 à Chauvigny (Vienne), exécutée sommairement au camp de Natzweiler-Struthof, à Natzwiller (Bas-Rhin). Édith Augustin fut arrêtée le 31 décembre 1943 et tuée d'une balle dans la nuque, le 1er septembre 1944, puis incinérés dans le four crématoire du camp.

Je crois que j'étais une femme courageuse qui avait des convictions et qui voulait aider autant de personnes possibles en acceptant d'aider des familles à franchir la ligne de démarcation. Je me suis mise en danger et je le sais très bien. J'étais également présidente d'un réseau qui se nommait « Marie-Odile » qui avait pour but d'aider à l'évasion des prisonniers de guerre français et de faciliter le passage en zone sud des Alsaciens-Lorrains fuyant les zones annexées par le Reich. En gros, je voulais aider le plus possible. J'ai été dénoncée par un agent double travaillant pour la police allemande.

Ils m'ont emmenée à la maison d'arrêt de la Pierre-Levée à Poitiers puis transférée avec tout le groupe à la prison de Fresnes puis au camp de Compiègne (Oise) et enfin au camp de sûreté de Schirmeck (Bas-Rhin). Un camp horrible, on nous torturait, on nous frappait tous les jours. 5 mois plus tard, j'ai été transférée au camp de concentration du Struthof, où dans la nuit du 1^{er} décembre au 2 décembre 1944, j'ai été exécutée.

Edith Augustin est une personne admirable pour son courage, sa gentillesse et qui a sauvé la vie de beaucoup de personnes. A sa place je pense que je n'aurais pas eu le courage de faire tout ce qu'elle a fait parce j'aurais été traumatisée si j'avais vécu à la même époque.

RAFOURI Ravina



Photo Mme Remy, 2019

Le commencement de la fin

De 1939 à 1945, à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, cette guerre a fait des milliers de morts et de blessés, on y tuait des Juifs, des Tziganes, des handicapés, des homosexuels... sans aucune raison, cela était très raciste et discriminant. Dans le texte qui va suivre nous allons parler d'un petit garçon juif qui a vécu la guerre malgré lui.

Ce petit garçon s'appelle Louis, il n'a que 13 ans, malheureusement il est juif, et cela est un problème durant cette période de guerre à cause d'Hitler. Au début cela ne pose à Louis aucun problème, il vit normalement comme un être-humain et surtout comme tous les enfants, il a sa famille, la liberté d'aller à l'école et fait ses propres choix, il est tout simplement un enfant. Louis vit dans une maison à Nancy avec ses deux parents, ainsi que sa petite sœur.

Plus la guerre continue, plus elle empire. Louis remarque des changements dans sa vie, sa petite sœur est trop petite pour se rendre compte de ce qui se passe. Louis va à l'école mais il doit porter une étoile jaune pour le marquer sa religion, il ne peut plus aller jouer au parc, son père n'a plus de travail.

Un jour de semaine, Louis rentre des cours comme à son habitude, malheureusement lorsqu'il franchit la porte il n'y a plus personne, sa mère et son père ainsi que sa sœur ne sont plus là. Il ne comprend pas qu'on les avait emmenés. Louis ne sait pas quoi faire, il pleure et n'a pas le temps de se remettre de ses émotions qu'un soldat allemand l'attrape et l'emmène. Louis ne comprend rien à ce qui lui arrive.

Il va être déporté. Louis reste quelques jours dans un train entassé avec des gens qu'il ne connaît pas. Arrivé au camp d'Auschwitz, il part à la douche (la chambre à gaz) avec plein d'autres enfants, il pensait simplement qu'il allait se laver...

A leur place, à sa place, je n'aurais rien pu faire contre cette injustice, tout se serait passé contre ma volonté, pourtant je n'aurais rien fait de mal comme lui, j'aurais tout simplement été une victime des discriminations nazies et de la haine.

SCHNEIDER Lauryne

L'histoire de Serge Fischer

J'étais en cours d'histoire et le témoignage que j'ai découvert de Serge Fischer m'a ému par son vécu et l'atrocité des choses qu'il a subies, je tiens à lui rendre hommage.

Serge Henri Fischer est né à Strasbourg le 21 janvier 1907. Après avoir obtenu une licence de sciences et le certificat d'études supérieures de mathématiques générales et de chimie générale de l'École supérieure de chimie de Mulhouse, il reçoit le diplôme technique de bibliothécaire en 1931. Il sera nommé bibliothécaire le 1er janvier 1939. Il est conservateur à la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg. À Clermont-Ferrand, il épouse Paulette Amoudruz.

J'étais bibliothécaire à la belle bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, avec ses superbes ouvrages qui sentent le livre ancien, avec ces magnifiques archives dont je ne me lassais jamais. Lors de l'évacuation de l'université vers Clermont Ferrand, je suis resté bibliothécaire. Arrêté le 4 novembre 1943, j'ai été emprisonné à la prison militaire du 92^o RI avec d'autres Alsaciens de l'université de Strasbourg. Je n'ai pas eu de chance d'être au rez-de-chaussée, en cette période de grand froid. Dénoncé comme résistant communiste, j'ai été transféré à Compiègne.

Un après-midi, j'aperçois un de mes compagnons de travail, un cheminot. Il me dit avoir été arrêté par les soins de Mathieu, avec lequel j'étais en liaison depuis près de huit mois, en sa qualité de délégué de l'organisation « Combat ». Au cours de plusieurs interrogatoires très difficiles où je suis battu à coup de nerf de bœuf, j'apprends que la Gestapo me considère comme un chef de la Résistance alors que je ne suis qu'un responsable régional. Les tortures et l'emprisonnement nuiront à ma santé mais j'avais une volonté de fer. Au cours de mon dernier interrogatoire, je me fais alors passer pour un employé simplet ce qui me vaut, alors que j'aurais dû être condamné à mort, une condamnation à la déportation.

Déporté à Buchenwald en janvier 1944, je n'étais plus personne qu'un numéro matricule : le 42 425. Une fois arrivé au camp, les SS nous faisaient nous déshabiller par ce grand froid devant tous ces hommes, puis ils récupéraient nos habits, nous coupaient les cheveux, nous rasés sauvagement intégralement, nous étions alors déshumanisés, humiliés. Puis ils nous ont fait prendre une douche froide, tous ensemble, ils ont récupéré tout ce qui me restait de précieux, mes photos, tout ce qui pouvait me faire me souvenir de ma famille. Je n'étais alors plus qu'un numéro, ma vraie identité était détruite, elle n'existait plus...J'ai enfin été libéré le 11 avril 1945 par l'armée Américaine.

SIGRIST Davina

Le calvaire d'un homme

2 heures du matin.

Aujourd'hui le 2 janvier 1941, un jour très sombre pour moi, je me sens encore plus seul que d'habitude, je vais me faire déporter au camp de concentration en Allemagne nommé Osthofen, ils ont déjà déporté ma femme et mon fils, il n'y a pas longtemps, et je n'ai aucune nouvelle d'eux depuis, ils me manquent...

2 jours plus tard.

Entre 4h et 4h30 : et me voilà arrivé au camp de concentration, on m'a dit de me doucher avec de l'eau froide pendant ce jour d'hiver, je devais mouiller le bas de mon ventre et j'ai eu du mal à le faire, je tremblais de froid. J'ai pris ensuite mon faux café qui n'avait presque pas de goût mais j'avais faim.

Ils vont maintenant faire l'appel.

1h plus tard.

5h30 : Cela fait une heure que nous attendons dans le froid, je ne sens plus mon corps, pendant l'appel il y a eu des déportés qui sont tombés par terre, j'espère qu'ils ne sont pas morts, et ils ont emmené des déportés français qui ne répondaient pas à l'appel. Ils ne parlent pas allemand et donc ils n'ont pas pu répondre à l'appel de leur numéro. Est-ce qu'ils les tueront ? Moi je ne connaissais pas l'allemand, heureusement qu'il y avait un autre déporté à ma gauche qui m'a dit que c'était moi. Je ne le remercierai jamais assez.

6h30 : On va maintenant aller travailler dans la neige, nous devons creuser une tranchée d'évacuation des eaux usées, et nous avons de mince manteau pour nous protéger du froid. Dehors ça ne sentait pas très bon et j'avais l'impression qu'il y avait des cendres qui tombaient mélangées avec la neige et c'était peut-être le cas. Les détenus qui travaillaient avec moi avaient l'air très triste, ils avaient de gros cernes et leurs yeux tombaient tout seuls tellement ils étaient fatigués. On n'avait pas beaucoup d'heures de sommeil, je les comprends vite moi qui viens juste d'arriver. Vais-je devenir un mort vivant comme eux ? J'aimerais tellement retourner chez moi maintenant et vivre avec ma famille dans la joie comme avant, dans notre maison bien à l'abri.

8 heures plus tard.

19h10 : Mon travail est enfin terminé, j'ai froid et mal partout. J'ai très faim et on ne m'a distribué que de la soupe avec un petit bout de pain, je ne vais pas survivre longtemps ici !

20h : Ils refont maintenant l'appel pour compter les détenus morts.

21h50 : Je vais enfin pouvoir dormir même si c'est à plusieurs sur des lits superposés où il n'y a pas assez de matelas ni de couvertures. De plus nous sentons mauvais mais cela ne me dérange plus car j'ai très sommeil.

Le lendemain.

4h30 : Nous nous réveillons pour prendre notre faux café comme hier. Je n'ai pas pu voir le déporté qui m'avait sauvé hier, j'espère qu'il n'est pas mort pendant la nuit, il avait déjà l'air très faible.

6h20 : Ils font l'appel mais je ne comprends absolument rien, tout le monde est à moitié endormi, et si je ne réussis pas à répondre ? Un des nazis qui faisait l'appel commence à crier un nombre et se rapproche de plus en plus de moi. Plus il se rapprochait plus je ressentais la peur. C'était moi qui n'avais pas répondu. Il me prend par le cou ...

7h10 : Ils m'ont ramené dans une chambre avec plusieurs autres détenus, ils étaient tous effrayés, ils s'agitaient dans tous les sens, moi je ressentais plutôt de la tristesse et de la peur. Je me suis rappelé à ce moment - là le jour magnifique où ma femme m'a réveillé avec ses doux baisers et m'a annoncé qu'elle était enceinte, personne n'était plus joyeux que moi à ce moment-là. Aujourd'hui je suis loin d'eux dans une chambre et je crois que je vais mourir. Personne ne mérite cela.

Date de mort : 06 janvier 1941 à 7h20

YILDIRIM Edanur



Photos Mme Remy, 2019

*Lycée Jean Frédéric Oberlin
4 Rue de l'Académie - CS 50001
67081 STRASBOURG cedex*